

[< ACCUEIL](#)

# Les cyclistes urbains, des privilégiés ?

ARNAUD PAILLARD | LE 24/02/2012



Le vélo est tendance : canonisé par les acteurs locaux comme un nouveau pas vers la sainteté et la béatification environnementale, il souffre pourtant d'un déficit d'images, malgré les nombreux privilèges dont jouissent les cyclistes. Explications.

La pratique du vélo bénéficie d'un incontestable regain d'intérêt. Les premières rencontres nationales du vélo, le 26 janvier dernier, ont débouché sur un "plan national vélo". Cette rencontre avait été précédée par la nomination d'un nouveau coordonnateur interministériel pour le développement de l'usage du vélo.

Pour autant, le vélo ne fait pas l'unanimité... Un appel à témoignage lancé par le monde.fr conclut que pour les automobilistes et les piétons, la cohabitation avec le vélo est stressante. Un article de Rue89 évoque la misogynie de certains groupes de cyclistes à "pignon fixe" parisiens, alors que Bruno Gaccio consacre son condor du 7 février (une vindicte qu'il profère chaque mercredi dans l'émission "Comme on nous parle" sur France Inter) dernier aux cyclistes parisiens et "à tous les abrutis qui font du vélo dans les grandes villes", leur décernant le "maillot jaune du crétinisme urbain, meilleurs grimpeurs de cette montagne qu'est la bêtise humaine". Il faut s'interroger sur le sens et les raisons de cette fronde anticyclistes.

Le vélo souffre, en réalité, d'un déficit d'image. D'abord, objet du prolétaire quand l'automobile s'est démocratisée, il est devenu oriflamme du beauf juilletiste suivant la caravane du tour de France dans les années 70. Au prix d'un retournement remarquable, il a été ensuite confisqué par l'élite, par celle qui peut habiter en centre-ville parce qu'elle n'a pas été reléguée dans les périphéries des agglomérations, en gros par le bobo-écolo. Honni, ce dernier aurait terni l'image du cyclisme urbain.

Cette colonisation par l'écolo-bobo n'est pas une explication satisfaisante. Une explication plus convaincante, et plus adaptée au cas français (car un tel désamour est relativement isolé en Europe) réside probablement dans la notion de privilèges. Les privilèges sont, rappelons-le, des lois particulières dont disposaient les corps et communautés (comme le clergé, la noblesse, mais aussi les villes ou certaines corporations) sous l'Ancien Régime.

Or, la politique vélo menée par la ville de Paris depuis le début de la mandature de Bertrand Delanoë peut être perçue comme un privilège accordé à la corporation cycliste. Le sentiment que les cyclistes urbains sont des privilégiés serait dû à deux choses : d'une part, les aménagements du Code de la route entérinés par les rencontres nationales du vélo (notamment le droit pour les cyclistes de passer au feu rouge à une intersection pour tourner à droite, et le contresens cyclable autorisé dans de nombreuses rues de la capitale) ont donné l'impression aux automobilistes que la loi n'est pas la même pour tous. D'autre part, les aménagements cyclables (dont 200 km de pistes et bandes mis en place à Paris depuis 2001) ont accaparé une part non négligeable de l'espace public pour un résultat décevant. Ignorées par les piétons, squattées par les livreurs et scooters, ces pistes s'avèrent peu utilisées.

L'idée n'est pas de remettre en cause ici la politique de la ville de Paris. Le but est plutôt de montrer qu'une corporation, lorsqu'elle est adoubée par le pouvoir en place, rencontre des détracteurs qui vont se placer dans le rôle de résistants face à une dictature supposée. L'usage du vélo étant plébiscité par les pouvoirs municipaux sous l'étiquette gentille de "déplacement doux", il ne manque pas d'opposants jouant le rôle de victimes face à un abus intolérable du pouvoir politique. Ce point de vue est alors à même d'expliquer la virulence de l'expression "Khmers verts", particulièrement prisée du côté du XVI<sup>e</sup> arrondissement en période préélectorale.

Que répondre à cette levée de boucliers anticyclistes ? Rien, le bien-fondé économique de la pratique du vélo en milieu urbain s'imposera de toute façon, avec ou sans l'aide de la communication des collectivités locales. Il semble, cependant, que le désamour contemporain envers les individus qui prennent leur vélo, qu'il neige ou qu'il vente, pour se rendre à leur lieu de travail, ne peut être expliqué seulement par le fait que ce sont tous d'affreux écolos bouffeurs de graines. Il paraîtrait même que certains font ça par calcul économique ou par goût de l'effort physique. Incroyable, mais vrai.

Arnaud Paillard  
Étudiant au Master Urbanisme de Sciences Po

•

**ET AUSSI SUR LES ECHOS**